

Le pèlerinage infini

Jean-Claude Ravet

Number 803, July–August 2019

Invitation à la marche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91244ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ravet, J.-C. (2019). Le pèlerinage infini. *Relations*, (803), 30–31.

LE PÈLERINAGE INFINI

*Pour le pèlerin, la route est une part de lui-même.
En elle, il fait l'expérience essentielle du sacré
– le versant invisible du monde.*

Jean-Claude Ravet

L'auteur est rédacteur en chef de *Relations*

«La vérité que tu cherches n'est pas au bout du chemin.
Elle est partout, elle est en toi. C'est toi-même que tu cherches,
ô fou, et tu vas te chercher au loin.»

LANZA DEL VASTO, *PRINCIPES ET PRÉCEPTES DU RETOUR À L'ÉVIDENCE*

La route du pèlerin passe à travers les montagnes, les déserts, les forêts, les prairies et les villes, comme à travers soi et ses propres paysages, parfois aussi cahoteux, inquiétants, soumis aux intempéries. Le pèlerin, comme l'indique l'étymologie latine de ce mot, est toujours un étranger (*peregrinus*) sur le sol qu'il foule, même sur sa propre terre. Il laisse derrière lui amis, époux, épouse, famille; il quitte sa maison, ses biens, sa sécurité, ses repères et prend la route. Il devient pour un temps habitant du chemin, en quête de l'essentiel qui fait vivre. Tout, dès lors, devient terre nouvelle, terre sacrée, lieu de rencontre avec l'extraordinaire. Quel que soit le sanctuaire qui en marquera le terme, s'il y en a un, il n'est que le prétexte au chemin. Le pèlerin «lâche la proie pour l'ombre» contrairement au proverbe, tournant le dos au familier, à l'utilitaire, aux certitudes, pour entrer de plain-pied dans l'étrangeté de la vie et affronter l'ébranlement du sens. On trouvera des chemins balisés pour pèlerins accrédités, mais ne nous y trompons pas; le trajet ne se trace qu'au présent, avec les pieds. Là, démarre pour le pèlerin un lent et long travail de dépouillement, d'appropriation de l'invisible. La vie, la nature, les gens qu'il croise deviennent donation. Un visage, l'eau d'une rivière, les feuilles d'un arbre, un escargot sur un muret, le vent, la pluie sur le corps fatigué, le chant d'un oiseau, les souvenirs qui remontent sont pour lui de véritables apparitions. Comme si le monde se dévoilait dans toutes ses singularités éphémères. Tout est faille où passe la lumière, dit le poète. Nu, frémissant, le pèlerin pénètre dans le sens par tous ses sens. L'air, la lumière, les odeurs, les murmures, les saveurs l'atteignent jusqu'à l'âme – ce lieu où le souffle devient existence, et la fragilité, le propre de la finitude – et s'épanouissent en raisons de vivre.

L'affrontement avec le vide est aussi au rendez-vous. Avec la clé l'espoir d'une quiétude. Car tout n'a pas de sens, ni ne peut trouver du sens. Aussi le chemin du pèlerin est souvent semé d'abîmes au-dessus desquels il doit jeter des ponts – qui sont parfois de menus fils dangereusement fragiles – pour aller de l'avant, porté par plus grand que soi, par une confiance, une intrépidité au plus près de la folie. Ses passerelles se tissent à même les bribes de «paroles» qu'il glane dans son parcours,



avec ses yeux, sa peau, ses oreilles, ses mains, sa chair, sa mémoire – le silence apaisant du monde qui se donne au passant.

Le corps suinte les peurs, les lâchetés, les errements, les oublis, les amours mal aimés, les plaintes ravalées, les espoirs étouffés, les regards détournés, les paroles refusées. Le pèlerinage est ainsi chemin de guérison. Mais sans réponses, tout au plus une caresse d'ange. Les pieds épierrent, ameublissent, irriguent l'existence durcie par le temps, font en sorte que la vie puisse ruisseler librement et rejoindre l'enfance. Le pèlerin apprend à habiter la présence.

Chaque pas apprend au pèlerin le déracinement, l'arrachement à la routine, une vie libre, qui n'a rien à voir avec la propriété, les biens, la possession, mais beaucoup avec les liens, les relations, les solidarités, l'attention portée aux autres, aux choses, à la vie. Une vie qui s'accomplit dans le dévouement et la lutte.

L'arrivée a pour lui très peu d'importance. C'est même souvent un mirage. Comme si la fin du pèlerinage n'était pas la route elle-même. Comme si la vie n'était pas un chemin. C'est pourquoi l'égarément est une bénédiction pour le pèlerin; il déjoue l'illusion de vouloir arriver; il enseigne que l'absence est relation, le lointain tout proche et que le détour inopiné ouvre la voie vers l'inespéré. Et surtout, que le sanctuaire où le pèlerin compte rompre la marche n'est en fait qu'une étape parmi d'autres. La marche ne cessant qu'en devenant soi-même chemin.

La finalité de la vie ne se trouve-t-elle pas au-delà de l'utile, et même du nécessaire, dans le simple fait de vivre, d'appartenir à la vie?

Le pèlerin n'est jamais vraiment seul

Le fidèle compagnon du pèlerin, c'est son bâton. Ne rompant jamais le silence, il scande la prière du cœur, comme le pas. C'est le don de l'arbre immobile au marcheur – le don de puiser ce qu'il faut pour croître dans la terre, l'air, l'eau et la lumière du soleil qui nous enveloppe. Le pèlerin garde son bâton dans la main comme l'enfant tient la main d'un grand dans un lieu



inconnu, inquiétant. Il le rassure et lui rend service: il soutient et prévient la chute, assure le pied sur les sentiers escarpés ou boueux, ouvre le passage dans les broussailles et les forêts touffues, tient à distance un chien trop nerveux, sonde le ruisseau et tâte ses pierres glissantes. Il apprivoise l'étrange. Pour le chrétien que je suis, il est aussi le signe de la croix qui nous relie à la souffrance partagée par Dieu et aux luttes de libération, au sang des pauvres et au souffle du Très-Bas. Un bois fait de lumières.

L'escargot est aussi un autre compagnon proche du pèlerin. Un complice. Comme lui, le pèlerin marche dans la lenteur, ce temps qui n'est pas de l'argent mais le rythme de la vie. Il se déprend même de ce qui pourrait presser ses pas, délaissant comme une coquille morte les masques, les rôles, les personnages qui l'encombrent. Jusqu'au désir qui s'épure, s'allège, se creuse. Le pas devient chant. Le pèlerin est en effet un troubadour. Il ne s'embarrasse de rien qu'il ne puisse transformer en chant. Il reçoit tout et ne garde rien sinon une empreinte dans sa chair – comme un baiser qui perdure par-delà le temps – du passage de l'essentiel insaisissable.

La bave que l'escargot laisse sur son passage évoque à merveille le lien intime qui unit le pèlerin au chemin – trace de la présence qui l'habite, qu'il habite. Et puis, cette coquille qui lui sert de maison, formée à même sa chair, ne représente-t-elle pas aussi la besace du pèlerin contenant son viatique, le peu qui lui est nécessaire ?

Prières du cœur

Dépouillé de ce qui distrait de l'essentiel, le chemin devient tout naturellement intercession. Le pèlerin joint son silence à la clameur contre le mal qui défigure, l'injustice qui accable, le cynisme qui abêtit, l'indifférence qui enlaidit. Même si le chemin ramène toujours à soi, le pèlerin n'est jamais le même quand il revient; l'accompagnent les vies esquintées, recroquevillées, prostrées; tous ceux et celles qui se traînent parce qu'on les oppresse ou qui gisent sur le côté de la route.

Le pèlerinage est tout naturellement un bouquet de prières du cœur unies à la respiration, aux pas du pèlerin. Ruminant le sens énigmatique du monde. Écoute de la parole de Dieu faite nature, expériences vécues, remémoration, silence. Égrainement des blessures, des joies, des rencontres, des symboles qui tissent son existence. Remerciement pour la beauté dévolée. Épreuve du désir.

Comme le *Pèlerin boiteux* de Josef Capek, le pèlerin claudique clopin-clopant, une jambe plus courte qu'il traîne, bien collée à la terre, au réel, et l'autre agile, qui l'entraîne vers l'ailleurs, le sens, l'infini. Pas étonnant qu'il trébuche parfois, goûtant à la poussière du chemin. Car le ciel est sur terre. Le pèlerin témoigne des épousailles de la terre et du ciel, du souffle et de la matière. Il va et vient entre les évidences et les aspérités du jour, entre les profondeurs et les obscurités de la nuit, entre le temps et l'éternité, les luttes et le rêve. Le réel et la prière.

Sous l'influence du rationalisme cartésien, le monde moderne s'est bâti sur la rupture du lien avec la Terre et le vivant. L'abstraction toute puissante est devenue un refuge pour se détourner de la fragilité qui nous constitue et que symbolise la marche du pèlerin. On a construit des murs, des clôtures, des bunkers pour nous couper du mouvement vers l'Autre, vers la vie. Nous avons préféré devenir les maîtres et possesseurs de la nature plutôt que les compagnons et les compagnes du vivant. Ce faisant, nous sommes devenus techniquement forts, mais si appauvris, si piteux dans nos manières de vivre. Mais le corps sait l'éloignement. Il aspire à rejoindre la terre, il sent le poids de l'absence. Le pèlerin fait signe vers cette partance. ☺

POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

Consultez nos suggestions de lectures, de films, de vidéos et de sites Web en lien avec le dossier au www.revuerelations.qc.ca